La dialectique conflictuelle de l'Absurde

Une lecture ethno-sémiotique de *Quand saigne le palmier* de Charly Gabriel Mbock

Antoine Guillaume MAKANI

FALSH-Université de Yaoundé I, Cameroun.

Résumé : La vie n'est pas mathématique et les choses ne se passent pas toujours comme on les conçoit, les envisage ou les programme. De Djob à J.K. en passant par Sisyphe, les souffrances et les malheurs de la vie défient toute rationalité humaine fondée sur le principe logique de la causalité. Et c'est justement parce que l'absurde et la fatalité obéissent à des lois ténébreuses que rien, en dehors de l'arbitraire, ne peut expliquer.

Mots-clés : absurde, dialectique conflictuelle, fatalité, ethnosémiotique.

1 Introduction

Quel que soit le caractère novateur qu'on lui reconnaît, l'œuvre littéraire porte toujours les germes ou les stigmates des créations artistiques qui l'ont précédée. À la fois produit d'une activité mémorielle et prospective, elle reste « habitée par toute l'humanité antérieure » à sa naissance, en tant « qu'expression de la vie générique de l'homme, de toutes les créations accumulées du genre humain »[1]. Ce propos de R. Garaudy, nous semble-t-il, s'applique mieux aux œuvres des écrivains africains, héritiers d'une double culture, celle du terroir et celle de l'ancien maître blanc[2]. Pour avoir étudié la *Peste* et *le Mythe de Sisyphe* et enseigné *Le Procès* de Kafka, et *Terre*

[1] R. Garaudy, *Esthétique et invention du futur*, Paris, 10/18, 1971, p. 416.

[2] Dans un article intitulé : « Les échos de la pensée existentialiste dans *La Croix du Sud* de J. Ngoué », in *Intreculturel*, Revue interdisciplinaire de l'Alliance Française Association culturelle franco-italienne, Lecce, n° 18, 2014, p. 145-169, nous avons montré l'influence que l'existentialisme, en général, et l'existentialisme sartrien, en particulier, ont exercée sur le dramaturge camerounais.

des hommes de Saint Exupéry, C. G. Mbock a puisé dans le « tragique moderne ou tragique contemporain » matière à colorer ses propres créations littéraires.

Quand saigne le palmier, roman de la paysannerie, nous découvre un univers profondément marqué par le sceau de la fatalité. Non seulement le destin ne laisse prospérer aucune initiative humaine, mais rien de ce qui arrive aux uns et aux autres ne se prête à quelque explication logique ou rationnelle. Les hommes les plus généreux sont les premières victimes de ceux envers qui ils ont manifesté leur générosité. Tout se passe, en effet, comme si la méchanceté et l'ingratitude étaient le juste salaire des bonnes œuvres. C'est de ce paradoxe, caractéristique fondamentale de l'absurde, que nous nous proposons de rendre compte, à partir d'une lecture ethno-sémiotique du roman de C. G. Mbock. Or, par ethno-sémiotique, nous entendons, d'une part, la mise à contribution des concepts et acquis méthodologiques de l'ethnocritique et de la sémiotique littéraires[3]. Inscrite dans le sillage de la sémio-linguistique de M. Bakhtine fondée sur la plurivocalité ou la polyphonie du texte littéraire, notre lecture ethnocritique sera attentive à la diversité des « matrices d'acculturation » qui tissent l'unité de l'œuvre, construisent sa cohérence et en font un espace et un moment de « contact », d'« emprunt » et donc de « transmission de cultures plurielles »[4], tandis que la sémiotique, analyse des signes et des indices textuels, nous permettra de rendre compte des modalités d'expression de l'absurde et du tragique, en rapport et à partir d'une sémantique sociale qui puise à la fois dans la culture de l'écrivain et dans celle du milieu social de son œuvre.

2 « L'opposition ou la différence » au centre d'une écriture du tragique et de l'absurde

L'absurde, dit A. Camus, naît de l'incompatibilité entre le désir humain et la réalité implacable de la vie. Du coup, « la dialectique conflictuelle de l'absurde » inscrit le principe sémiotique de « l'opposition ou de la différence » au centre de notre lecture du roman de C. G. Mbock, tant pour la sémiotique que pour le structuralisme, « il n'y a du sens que par et dans la différence »[5]. En effet, des oppositions terme à terme structurent et permettent de définir l'écriture de l'absurde. Dans le roman qui nous intéresse, elles se découvrent au travers du conflit entre désir ou idéal de bonheur des parents /vs/ événements malheureux du fils[6] ; l'âge /vs/ le statut civil de Bitchoka, l'être /vs/ paraître du personnage ; la générosité de ses alliés et adjuvants /vs/ l'ingratitude qu'il leur oppose, la soumission ou l'obéissance de la femme /vs/ la calomnie et maltraitance de son mari, entre autres.

2.1 L'idéal de vie de Nyemb Banol /vs/ les malheurs du jeune Bitchoka

L'organisation de la vie politique du village dont Nyemb Banol est le chef rappelle celle des royaumes africains des temps anciens, où le droit de succession est fondé

[3] Autant la sociocritique est une socio-sémiotique, autant l'ethnocrique est une ethno-sémiotique.

[4] M. J. Herskovits, *Les Bases de l'anthropologie culturelles*, Paris, Payot, 1967, p. 231.

[5] Groupe D'entrevernes, *Analyse sémiotique des textes. Introduction Théorie-Pratique*, Collection Linguistique et sémiotique, Presses Universitaires de Lyon,1988, p. 8.

[6] Pour marquer l'opposition, nous ferons recours à la double barre de fraction à la verticale à l'intérieur de laquelle nous inscrirons le sigle « vs » : /vs/

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

sur le sang. Tout naturellement, le jeune Bitchoka est, de par sa naissance, appelé à accéder à la tête de la chefferie villageoise, dès que son père en aura libéré le siège. Mais ce projet minutieusement préparé se heurte à certains obstacles, et le successeur naturel court le risque de perdre le poste qui lui revenait de droit : « Prince héritier … initié à la vie de Chef qu'il aurait à mener plus tard » /vs/« mon père me déshérite si je n'ai pas de fils » (p. 19 et p. 51).

Mises côte à côte, les deux phrases qui précèdent révèlent au moins deux choses. La première, c'est que le projet que les parents de Bitchoka ont élaboré pour leur fils peut ne pas se réaliser comme ils l'auraient souhaité ou espéré. L'usage du conditionnel « aurait à mener » le suggère, si tant est que le conditionnel exprime non pas une action certaine, c'est-à-dire dont la réalisation ne souffre d'aucun doute, mais au contraire, une action probable, envisagée comme pouvant se réaliser, mais à une condition. Et la condition, elle est désormais bien connue, devenir père, « si je n'ai pas de fils ».

La deuxième, c'est que le sceptre du chef, le statut de premier dirigeant du village, n'est dévolu ni à n'importe qui, ni gratuitement, ni à n'importe quel prix. Si ce statut ne se mérite pas, au sens où des éventuels candidats seraient invités à se livrer concurrence, comme dans le cas d'une élection par exemple, il est au moins assorti de quelques exigences. En effet, ne peut être admis à diriger tout un village que celui qui a appris à diriger son propre foyer. Et le vieux chef exige de « caresser les cheveux de ses petits-fils » ou « d'entendre leurs vagissements … avant de partir » (p. 19).

2.2 L'âge /vs/ statut civil de Bitchoka

Comme rite, le mariage est fondamentalement chronotopique, c'est-à-dire à notre sens qu'il se prête à une lecture socio-anthropologique et sémiotique. Intervenant à un certain âge, à un moment précis de la vie, il intègre le jeune homme dans la classe des personnes responsables, capables de se prendre en charge et d'assumer les responsabilités de chef de famille[7]. Le faisant, il contribue au processus de renouvellement, de régénération et de pérennisation de la lignée, inscrit dans le temps cyclique : « les vieux arbres périssent, mais les jeunes pousses les remplacent »[8], dit un proverbe Ewondo.

Dans le roman de C. G. Mbock, le mariage ou l'absence du mariage est l'un des éléments de cristallisation des paradoxes ou des contradictions de la vie ou de l'histoire de la vie de Bitchoka. Le statut civil du personnage constitue sinon le premier indice, du moins le premier signe d'inquiétude quant à la réalisation du projet que son père a conçu pour lui. Bien que rendu à « l'âge de se marier » ou de « prendre femme »[9], le prince héritier continue de mener une vie de célibataire. Des commentaires indiscrets de ceux qui l'ont vu naître et grandir rapportent que :

- « Jamais on ne l'avait rencontré dans sa jeunesse avec une femme » ;
- « Jamais une femme ne s'était plainte des avances qu'il lui aurait faites » ;
- « Vous pouvez sans crainte lui confier la garde de votre femme » (p. 60).

[7] Le mariage est à la fois un rite de séparation et un rite de passage. Le jeune marié se sépare de ceux de son âge encore célibataires, pour prendre place dans la classe des individus « responsables ».

[8] R. Philombe, *Un Sorcier blanc à Zangali*, Yaoundé, Éditions CLE, 1969, p. 161.

[9] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLE, 1989, p. 19.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Le comportement de Bitchoka vis-à-vis du sexe opposé contraste du tout au tout avec celui d'un jeune homme de son âge. Son propre père le lui rappelle avec une certaine inquiétude : « Avant d'avoir ton âge, je faisais parler de moi parmi les femmes. Jamais aucune mouche ne se posait sur le museau du chien » (p. 13).

Mais la froideur du fils, son attitude apparemment impassible à la demande enthousiaste d'un père, relève certainement d'un mystère. Conscient d'être au soir de sa vie, c'est-à-dire, de n'avoir « plus longtemps à régner sur le village », le vieil homme se satisferait de voir son fils « prendre femme ». Mais il a comme l'impression que, « [sa] proposition déplaî »[10] à son interlocuteur. Ici, tout est à rechercher dans le secret que seul Bitchoka garde et cache dans son cœur.

2.3 L'être vs le paraître de Bitchoka ou le mal secret du jeune garçon

Jusqu'au jour où il accepte de se « livrer », de « tout dire à Lién », c'est-à-dire de lui parler de « *l'insulte que la vie [lui a] fait* »[11], à savoir qu'il souffre d'une impuissance sexuelle, le prince héritier apparaît comme un homme en bonne santé. Le silence ou le mutisme de l'homme n'a pas donné à suspecter quelque handicap que ce soit. Donnant à voir un état d'embonpoint et cachant en réalité son handicap, Bitchoka couve alors un secret[12].

S'il n'est pas prêt à prendre femme et à faire des enfants, il s'agit moins d'un refus volontaire de sa part, que de la conscience d'être « indigne » du trône auquel sa naissance le destine. Accéder au trône du seul fait de sa naissance, ferait de lui un chef « illégitime »[13]. Face à la demande pressante de son père, le fils s'avoue simplement « embarrassé »[14], c'est-à-dire, au sens psychologique du terme, qu'il est « dans l'impasse ». Et si le jeune homme s'enferme dans un mutisme des plus total, c'est parce que « la honte ne se dit pas, ne se montre pas, ne se représente pas ».[15]

Vécus comme un moment de persécution, le séjour dans la maison de son père et le temps que dure leur conversation, nous découvrons un personnage qui n'est pas au centre de lui-même. Il vit un double sentiment : un sentiment d'angoisse qui le pousse au « blottissement »[16] et un sentiment de honte qui débouche sur l'inhibition et l'évitement : « Bitchoka se blottit dans son siège de rotins, se ratatinait davantage dans son siège ». Gêné par le discours et par la présence de son père, le jeune homme cherche à « échapper au regard interrogateur de son père … Il évitait le regard du vieux chef »[17]. Toutes ses attitudes et réactions restent propres et caractéristiques au personnage honteux : *Le sentiment de la honte n'est pas sans rapport avec l'évanouissement. Le honteux se sent abandonné par ses forces, il s'effondre, il sent le sol se dérober sous*

[10] *Ibidem.*

[11] C. G. Mbock, *Op. cit.*, p. 30.

[12] Le « secret » est l'une des 04 sous catégories de la véridiction. Lire « Être /vs/ paraître/ : la catégorie de la véridiction », in Groupe D'entrevernes, *Analyse sémiotique des textes. Introduction, théorie-pratique*, Presses Universitaires de Lyon, 6e édition, 1988, p. 41-42.

[13] Bitchoka devient chef, par le seul fait de sa naissance, alors qu'il est incapable de prendre femme et de fonder une famille, le trône qu'il occupe lui apparaît comme un poste usurpé. Lire à ce sujet, V. de Gaulejac, *Les Sources de la Honte*, Paris, PUF, Points Essais, 2010, p. 62-63.

[14] C. G. Mbock, *Ibidem*,

[15] S. Tisseron, *La Honte. Psychanalyse d'un lien social,* Paris, Dunot, 2007, p. 1.

[16] S. Tisseron, *Op. cit.*, p. 25.

[17] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 19-20.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

ses pieds. Il baisse la tête et les yeux, cherche à se retirer, à se cacher, à se soustraire à la vue d'autrui[18].

C'est en homme libéré et soulagé que Bitchoka accueille la proposition de son père : suspendre la conversation, pour prendre le temps de réfléchir. L'empressement avec lequel il veut prendre congé du vieux chef atteste de ce sentiment de libération : « Bitchoka bondit de son siège. Il manifesta tant de hâte à sortir que le vieux chef ne douta pas que la conversation ait été un supplice pour son fils »[19].

2.4 Générosité /vs/ ingratitude ; Soumission, obéissance /vs/ calomnie et maltraitance : des couples antithétiques qui défient la morale et le bon sens

Si le récit anticipé annonce les malheurs qui vont s'abattre sur Lién et ses amis, il ne les fonde ni en droit ni en logique. Lién, il nous souvient, est resté aux côtés de Bitchoka, dans toutes les épreuves difficiles de la vie de ce personnage. C'est Lién qui lui sauve la vie alors qu'il tentait de se donner la mort par noyade dans la rivière Djuel.

C'est encore lui qui lui prodigue des conseils avant son premier voyage dans sa belle-famille, question de ne pas perdre la face devant sa future, qui le soumet à un véritable test de virilité. C'est encore et toujours Lién qui introduit Bitchoka auprès du guérisseur Likund Lindjeck, et grâce à qui l'homme recouvre sa virilité. En fin, c'est le même Lién qui sauve Bitchoka de l'opprobre, en acceptant de féconder Sondi, son épouse, pour que Bitchoka ait un héritier et accède au trône.

Mais en lieu et place d'une reconnaissance, Lién reçoit des sévices corporels et une condamnation aux travaux forcés dont il ne reviendra jamais vivant[20]. Conduit sous bonne garde dans la concession du chef, Lién est méconnaissable avec « un visage couvert de sang » et des « lèvres tuméfiées ». En outre, il passe « toute la nuit, agenouillé sur du gravier fraîchement éclaté »[21]. Dans le même temps, Ndébi, un ami de Lién, subit « une flagellation [de] près d'un quart d'heure »[22] devant sa femme et ses enfants.

Un autre personnage dont le sort ne laisse personne indifférent, c'est sans aucun doute Sondi, la première épouse de Bitchoka. C'est avec elle que le prince héritier négocie, dans son intimité secrète, l'introduction de Lién, comme un troisième membre de leur famille. Désormais tous les trois savent et acceptent de former non un couple, mais un trio, dont l'entente et l'harmonie garantissent la paix du village et préservent l'autorité du chef. Il obtient de sa femme qu'elle accueille Lién comme son mari dans leur lit conjugal :

> *Femme, certain soir tu trouveras un homme vigoureux dans ma case. N'y regarde pas de près ; il ne me ressemble pas. Mais il sera mon invité. Tu lui chaufferas de l'eau … Qu'il se lave… Tu lui serviras à manger… Qu'il*

[18] I. Hermann, « La Honte comme angoisse sociale », in *Cahiers Confrontation,* 8, 1982, cité par S. Tisseron, *Op. cit.,* p. 25.
[19] C. G. Mbock, *Ibidem.*
[20] C. G. Mbock, *Idem*, p. 17, 106, 107.
[21] *Ibid.,* p. 77-78.
[22] *Ibid.*, p. 75.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

> *se restaure… Et tu ne le repousseras pas au lit. C'est moi qui t'envoie, femme. Il faut un fils à ton mari, un héritier au chef*[23].

En application de cette recommandation de son mari, Sondi conçoit et donne naissance à son premier garçon, avant la mort de son beau-père[24].

À ce moment heureux de l'histoire de leur mariage, succèdent plusieurs moments malheureux. Le domicile conjugal ou la maison paternelle qui, hier, avait accueilli à grands cris la naissance de Nyem Bitchoka, se transforme progressivement en enfer. Enfer pour l'enfant et enfer pour la mère. Sondi, la femme obéissante, est désormais traitée d'infidèle. Pour s'affirmer comme chef, comme époux et comme père, Bitchoka alterne violences verbales et violences physiques. Autant il renie publiquement son fils : « Tu n'es plus mon fils… D'ailleurs tu ne l'as jamais été », autant il se défoule régulièrement sur sa femme :

> *Sondi n'eut pas le temps de se protéger. Elle ne gémit de douleur qu'au troisième coup* […] *Bitchoka a encore battu Sondi… De toutes les femmes de Bitchoka, Sondi était depuis quelque temps la plus brutalisée. Son mari venait encore de la terrasser, il la taxait d'infidélité malgré ses protestations*[25].

Toutes les formes de violence que le chef exerce sur son entourage et sur ses « ennemis » trouvent leur explication dans le sentiment d'humiliation qu'il éprouve. Sentiment qui est à l'origine de la « honte réactive ». Pour le psychologue, en effet, il y a :

> *honte réactive chaque fois que sous la secousse interne et silencieuse de « l'humiliation [un personnage cherche] à s'affirmer comme sujet… Il se mobilise pour restaurer son image, pour prouver à autrui qu'il n'est pas aussi indigne et méprisable. L'humiliation [étant] vécue comme une agression que le sujet va chercher à extérioriser sous forme de rage, de haine, de colère*[26].

Et c'est bien ce que fait Bitchoka. Au plan humain ou chrétien, l'on se serait attendu à ce que Lién, l'« échelle » de Bitchoka et Sondi, son épouse, sans lesquels il ne serait jamais devenu chef de village, soient, en vertu de leurs bonnes œuvres, sinon magnifiés, du moins reconnus. Mais ç'aurait été sans compter avec la particularité du monde absurde ou du monde de l'absurde, qui ne se déchiffre ni à la lumière de la logique aristotélicienne, ni à celle des préceptes de la morale chrétienne, tant E. Mounier soutient que : « Quand la révolution vise à la justice absolue, la religion à la vérité absolue, l'individu à l'éternité de l'amour ou de la récompense, ces visées nous écartent de l'humble et douloureux commerce de nos frères »[27].

[23] *Ibid.*, p. 54.
[24] *Idem.*
[25] C. G. Mbock, *Op. cit.*, p. 61-62, 90-95.
[26] V. de Gaulejac, *Les Sources de honte,* Paris, PUF, Points Essais, 2010, p. 71.
[27] E. Mounier, « Albert Camus ou l'appel des humiliés », in *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos. L'espoir des désespérés*, Paris, Seuil, Points, 1970, p. 81.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Avec le malheur qui frappe Sondi, Lién et ses amis, le récit romanesque connaît une véritable conversion et même une inversion de rôles et de statuts des personnages : les alliés ou les adjuvants du chef deviennent ses opposants. Le chef représente désormais le bourreau et ses opposants, des victimes pourront rendre compte de ce phénomène.

2.5 La dynamique du récit dans la logique de la théorie de l'absurde

Le personnage de roman, de théâtre, de cinéma, ou d'épopée est avant tout un être de papier. Force dramatique, « actant » ou « acteur »[28], il est le support des transformations du récit. Quel que soit son « statut sémiologique »[29], il représente toujours quelque chose d'autre que lui-même, mais quelque chose qui évoque notre monde, notre expérience, notre connaissance sociale, physique, culturelle ou intellectuelle. Il est donc élément ou citoyen de la « société du livre »[30] au sein de laquelle il évolue, il entretient des relations multiformes et diversifiées avec les objets et les êtres de ce milieu. Le résumé schématique de *Quand saigne le palmier* révèle que, pour l'essentiel, l'intrigue romanesque développe deux grands programmes narratifs :

- Le programme narratif de l'ascension sociale et politique du chef Bitchoka.
- Le programme narratif de sa déchéance. Deux schémas actantiels les subsument, dont nous présentons les 06 fonctions dans les détails[31].

Schéma actantiel n° 1. Il condense, résume et présente l'action, les relations de collaboration ou d'opposition ainsi que les intentions des personnages ou actants dans la perspective de l'ascension sociale de Bitchoka, « le prince héritier ».

Le destinateur : Le destinateur est à l'initiative de l'action. C'est lui qui déclenche le processus. Dans *Quand saigne le palmier,* ce rôle est rempli par le père de Bitchoka, le vieux chef qui tient à laisser un successeur digne à la tête du village. Non seulement il lui demande de « prendre femme » et de faire des enfants, mais il choisit une épouse pour lui, forme et dépêche une délégation pour aller solliciter la main de celle-ci.

Le destinataire : Il est le bénéficiaire de l'action initiée par le destinateur et conduite par *le sujet.* Il peut être singulier ou pluriel, un individu, un groupe d'individus ou une communauté. Bitchoka, « le prince héritier », est le premier bénéficiaire de l'action lancée par son père. C'est lui le futur chef de village. À ce premier bénéficiaire ou destinataire s'ajoutent deux autres : le village tout entier dont la renommée est en jeu, d'une part, le vieux Bitchoka qui veut mourir en patriarche comblé et satisfait d'avoir laissé un fils digne d'un père tel que lui.

[28] A. J. Greimas, « Les actants, les acteurs et les figures », *in Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, 1973.

[29] P. Hammon, « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Poétique du récit*, Paris, Seuil, Points, 1977, p. 118.

[30] J. Dubois, dans « Pour une critique littéraire sociologique », in *Le Littéraire et le social* (Sous la direction de Robert Escarpit, Paris, Flammarion, 1970, p. 56, distingue la société de l'écrivain ou société réelle de la société du livre ou société fictive créée par l'écrivain.

[31] Convaincu que dessiner les schémas actanciels de Greimas qui subsument la dynamique de l'intrigue du roman de C. G. Mbock ne nous aurait pas épargné la nécessité de les commenter, nous avons choisi d'en décrire les 6 fonctions.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Le sujet : Il est au centre de l'action qu'il conduit de main de maître en vue de la quête ou de l'obtention d'un *objet.* Il arrive parfois qu'un même personnage assume deux rôles actantiels et c'est bien le cas ici. Car non seulement le vieux Bitchoka a initialement préparé son fils à la charge de chef de village, mais c'est encore lui qui prend l'initiative de le marier. Il lui trouve une épouse, constitue une délégation pour aller demander la main de la jeune fille, paie sa dote et fait marier son fils malgré lui.

L'objet : Il constitue et désigne le but de l'action initiée par le destinateur et conduite par le sujet. C'est lui qui justifie et donne sens à la quête. Il pourrait répondre à la question pourquoi et en vue de quoi agit-on ? La motivation et l'objectif de l'action du vieux Bitchoka sont l'accession à la tête de la chefferie villageoise de son fils, « le prince héritier ». Cet objet ou objectif ultime passe par deux objectifs secondaires mais indispensables : prendre femme et fonder une famille.

L'adjuvant : Pour réaliser l'objectif défini, le destinateur et le sujet bénéficient du soutien d'autres personnages. Ceux qui leur apportent une aide. Ce sont des alliés que l'on désigne aussi par le vocable adjuvant. Ainsi, le « sage Bikop », les serviteurs de la cour du vieux chef qui forment la délégation envoyée chez les Lôg Témb pour demander la main de Sondi, les présents qui constituent la dot de la jeune femme, d'une part, Lién qui sauve Bitchoka du suicide, qui le conduit auprès du guérisseurs Likund Linjeck pour retrouver la virilité, qui féconde sa femme Sondi, Likund Linjeck lui-même, la naissance de Nyemb Bitchoka qui confère à Bitchoka le statut du père, les Lôg Témb qui accordent leur fille en mariage, Sondi, l'épouse obéissante, qui accepte Lién comme son mari, les ancêtres témoins de la conclusion du pacte sacré, d'autre part, sont les adjuvants du vieux Nyemb Banol et de son fils Bitchoka.

L'opposant : Il joue un rôle diamétralement opposé à celui de l'adjuvant. Toute son action va à l'encontre du projet et de la réalisation de l'objet ou de l'objectif de la quête. Comme son nom l'indique, l'opposant constitue une entrave, un obstacle à la réalisation de l'objectif du sujet. Dans cette optique, l'impuissance sexuelle de Bitchoka, l'infécondité dont il souffre, la honte qui le pousse au suicide, la rivière Djuel qui a failli l'engloutir, la nuit sombre qui a favorisé la tentative de suicide sont autant d'obstacles qui empêchent Bitchoka de prendre femme, de fonder une famille et donc d'accéder à la tête de la chefferie villageoise.

Schéma actantiel n° 2. Il condense, résume et présente l'action, les relations de collaboration ou d'opposition ainsi que les intentions des personnages ou actants dans la perspective de la déchéance sociale de Bitchoka, « le prince héritier ».

Avec son mariage et la naissance de Nyem Bitchoka qui lui confèrent le statut de père et de chef de famille, Bitchoka accède à la tête de la chefferie du village. Il devient le chef d'orchestre de la vie villageoise. Son destin et celui de la communauté reposent désormais entre ses mains[32]. Cette nouvelle donne s'accompagne de deux conséquences majeures :

- L'augmentation du nombre de personnages, marquée par l'entrée en scènes de nouvelles forces dramatiques dont la rumeur ou l'opinion villageoise par exemple,

[32] Devenu chef de village, Bitchoka assume à la fois les rôles de destinateur, de sujet et de destinataire.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

- La mutation ou la conversion radicale des rôles actantiels et thématiques de certains personnages déjà connus.

Le *destinateur* : La rumeur assume le rôle de destinateur, puisque le chef Bitchoka vit et agit par et pour l'opinion populaire. C'est celle-ci qui le pousse à l'action.

Le sujet : Bitchoka est le sujet et le bénéficiaire de l'action impulsée par la rumeur et par la honte[33].

Les adjuvants : Pour atteindre son objectif, aucun moyen n'est à exclure. Le chef bénéficie du concours des serviteurs de sa cour qui mâtent et terrorisent ses « ennemis » par la violence. Il use également de la menace permanente de la déportation et même de la mise en exécution de cette menace pour les travaux forcés de tous ses ennemis. À cette première liste de ses alliés ou adjuvants, il convient d'ajouter le chef de groupement.

L'objet : L'objectif avoué ou caché de Bitchoka, l'objet de sa quête, c'est de se maintenir au pouvoir et d'obtenir le respect et la soumission de tous ses administrés. De ce respect dépendent désormais la paix intérieure du chef, son destin individuel et partant celui de l'ensemble de la communauté villageoise qui en est le principal bénéficiaire.

Le destinataire : Bitchoka est le seul bénéficiaire de l'action qu'il conduit. Il n'a en vue que son bien-être personnel : restaurer son autorité et recouvrer la paix intérieure.

Les opposants : Naturellement, comme le processus de la déchéance est totalement à l'inverse du processus de l'ascension sociale, beaucoup de personnages qui, hier, ont servi d'*échelle* ou de soutien à Bitchoka, sont devenus ou sont considérés comme ses opposants. Le principe de la manipulation véridictoire[34], synonyme dans le cas d'espèce de « mensonge », voudrait que, Lién et ses amis, Sondi et Nyemb Bitchoka, sans lesquels Bitchoka ne serait jamais devenu chef de village, soient présentés désormais comme ses ennemis.

Mais les vrais opposants du chef, c'est sa violence, son désir de vengeance, son ingratitude synonyme de sa transgression du pacte sacré et du mépris des ancêtres pourtant témoins de la conclusion dudit pacte. À cette première liste on pourrait ajouter la blessure par l'épine du palmier sacré, l'absence de Linkund Linjeck, le guérisseur dont il attendait des soins au chevet de son lit de malade, le retour inattendu de Mboua, l'un des quatre forçats, et enfin, la mort qui l'arrache prématurément de la vie.

[33] Le chef a honte de n'être que le père adoptif ou le père par procuration de Nyemb Bitchoka.

[34] Parlant des « Types de faire interprétatif », le Groupe d'Entrevernes (1988 : 46-47) affirme que la véridiction qui en est l'un des types joue sur le double plan de la manifestation et de l'immanence, c'est-à-dire sur l'être et le paraître du personnage. Ce qu'il donne à voir, ce qu'il fait croire ne coïncide pas avec ce qu'il est en réalité. Bitchoka voudrait passer pour une victime de la trahison de Lién. Mais à la vérité, il est le bourreau de ce personnage.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

3 L'histoire biographique, lieu de la lisibilité du tragique ou des malheurs d'une vie

« Prince héritier », choisi de par sa naissance et soigneusement préparé et « initié à la vie de Chef qu'il aurait à mener plus tard », le jeune Bitchoka, qui jusqu'alors ne cherche et n'accepte pas de « prendre femme », est victime d'un « mal »[35] qu'il n'ose pas nommer, à cause de la honte qui y est liée. Comme par fatalité, le mal malheur du « prince héritier » survient au moment où les portes de la chefferie villageoise s'ouvraient larges devant lui. Ici, rappelons-le, le désir de son père, le programme de vie qu'il a conçu et élaboré pour lui, se brisent comme un verre qui se fracasse contre un rocher.

3.1 De l'espace et du temps tragique(s) au tragique de l'espace et du temps

Parlant de la corrélation qui existe entre J.-Y. Tadié écrit :

> « Toute histoire est fonction de la géographie, et moments heureux et moments malheureux s'opposent comme lieux bénéfiques et lieux maléfiques … de même qu'il y a des lieux privilégiés, il y a des instants privilégiés »[36].

Le drame psychologique du jeune Bitchoka s'inscrit et se découvre d'abord dans son cadre de vie géo-familial. Il n'y a sans doute rien d'étonnant à cela, si tant est qu'il existe une relation significative entre l'habitat et les habitudes des hommes qui l'occupent[37]. La structure et l'occupation de l'espace habité en pays bassa ne déroge pas à cette règle. Ici, la case principale que nous appelons « kumba », c'est-à-dire, la maison du chef de famille, se démarque de la case de la femme « ndap » ou cuisine. En tant que chef de famille, la maison du chef est toujours située à l'avant-poste, c'est-dire à la tête de l'agglomération. Aller à la rencontre du chef, c'est entreprendre et effectuer un mouvement d'ascension. Le jeune Bitchoka que son père invite ou convoque pour une « conversation »[38], ne doit pas perdre de vue la réalité que la maison qui abrite leur causerie est un « espace de la parole »[39] particulièrement privilégié.

Convoqué pour la seconde fois pour parler de son mariage, Bitchoka n'a pas la moindre marge de manœuvre. Sans le consulter, le chef arrête une date et forme une délégation pour aller demander la main de la fille de *Log Témb* que, comme père, il lui a choisie. La cérémonie de la demande en mariage doit avoir lieu « avant l'apparition de la nouvelle lune dans neuf jours »[40].Visiblement, il est pris par un temps étau. À ses yeux, la chose arrive un peu tôt, « si vite », mais il ne peut contrevenir à la décision

[35] M. Augé et C. Herlich (dir.), *Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2013.

[36] J. Y. Tadié, *Le Récit poétique*, PUF, 1978, p. 83.

[37] F. Sabelli (*Le Pouvoir des lignages en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 19) établit une corrélation entre : la « manière d'être d'un espace donné » et la « manière d'être d'une personne ou d'un groupe ».

[38] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 19.

[39] Chez les Bassa, l'occupation de l'espace habité et la disposition de l'habitat obéissent à des critères et des règles bien précises. Le chef de famille habite le « kumba » ou la maison. Celle-ci se situe à la tête de toute l'agglomération, tandis que chaque femme occupe une case ou « ndap », généralement située derrière la maison de son mari. Les maisons des enfants devenus adultes s'ordonnent selon leur rang de naissance. Le jeune Bitchoka quitte donc sa maison et monte vers la maison de son père où leur conversation a lieu.

[40] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 20.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

de son père sans courir le risque de s'attirer ses foudres. C'est du bout des lèvres et sans conviction, qu'il donne « un timide assentiment … Oui père, ce sera comme tu veux » [41]. Il n'a pas eu « la force de tout dire à son père », de lui avouer qu'il souffrait d'une impuissance sexuelle. Des manifestations physiques, physiologiques ou psychologiques : sensation d'essoufflement, pleurs et insomnies sont alors celles d'un personnage psychologiquement terrifié :

> *Bitchoka avait mal caché son désarroi. Il avait ouvert la bouche comme pour retrouver de l'air. Peut-être, pour crier son refus. Bitchoka évalua la profondeur de son drame et fondit en larmes… Tout espoir était tombé. Il était au bout de son escapade … Il cherchait le sommeil.*[42]

Incapable de changer sa situation, d'assumer son point faible, de remédier à son impuissance sexuelle qui pour lui « devient un boulet », le prince héritier sombre dans la dépression. Et comme pour se tirer d'embarras, le jeune homme choisit de se donner la mort, la veille même du voyage chez les Log Témb[43].

Tiré de l'irréparable par Lién qui l'arrache à la fureur des eaux, Bitchoka qui va chez les Lôg Témb y passe des moments difficiles. Ici, le tragique est celui d'une première rencontre, tant le prince héritier est soumis à une sorte de test de virilité auquel il échoue. Sous le prétexte d'un mâle qui contrôle ses pulsions, Bitchoka n'a pas pu réagir aux provocations de Sondi. La jeune fille ne cache pas ses inquiétudes à sa mère[44]. Ayant recouvré la virilité et marié, l'homme n'est pas au bout de ses peines. Le petit-fils tant demandé tarde à venir. Des langues se délient et le vieux chef le menace de destitution[45].

Ailleurs, et pour des personnages qui comme lui vivent une « brûlure » ou une « déchirure narcissique »[46], et qui cherchent désespérément à trouver une solution aux contradictions qui les ballotent, la case personnelle sert de lieu de méditation et de construction des projets secrets et macabres. La solitude du personnage et le drame psychologique qu'il vit donnent à sa maison toutes les caractéristiques d'une scène de monologue. C'est là que son projet de suicide a été conçu et mûri. Devenu chef de village, la maison du chef conserve son statut de lieu de solitude, mais cette fois-ci, il s'agit d'une solitude hantée, peuplée de souvenirs, de spectres et de voix de personnages. Revisitant l'histoire de sa vie, où :

> « [remuant] ses souvenirs dans son fauteuil de chef… Il [s'aperçoit] que son seul moment de bonheur avait été celui du pacte de sang, lorsque des années plus tôt, Lién avait accepté de lui conserver son sceptre en partageant sa propre fécondité ».[47]

[41] *Op. cit.*, p. 21.
[42] C. G. Mbock, *Op. cit.*, p. 21-22.
[43] *Ibid.*, p. 27.
[44] *Ibid.,* p. 40, 41, « Mère…il ne m'a pas touchée. Il était tout à ses morceaux de bois ».
[45] *Ibid.,* p. 51.
[46] V. de Gaulejac, *Op. cit.*, p. 65.
[47] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 57.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

À cet unique souvenir réjouissant, succèdent des sentiments de « malaise et d'inquiétude ». Comme autrefois, avant son mariage et la naissance de son « fils », Nyemb Bitchoka, l'homme vit un nouveau drame psychologique, qui se manifeste par des insomnies récurrentes. Le vouloir-savoir ce que les autres pensent et disent de lui, d'une part, sa réaction face à la rumeur et à l'opinion villageoise, d'autre part, inscrivent son activité discursive dans une dialectique dialogique[48] comme l'attestent les trois instances du discours ci-dessous :

- Le « je » du chef qui interroge : « Je veux savoir ce que disent les gens… Ce que pense le village » ;
- Le « vous » de ses serviteurs qui sont interrogés et qui hésitent à répondre : « Les gens parlent beaucoup. Ils sortent des énormités » ;
- L'opinion des gens, rapportée par les serviteurs au style indirect libre : « Que tu n'es pas le père de ton fils. Que tu ne peux pas être le père… Ils savent tout » ;
- La seconde réaction du chef qui ressent l'obligation de contrecarrer l'opinion villageoise en exhibant « le fils de Sondi à tout venant par le possessif « mon fils » en vue de « convaincre tout le village de sa paternité »[49].

À ces premières voix moqueuses, s'ajoutent d'autres plus ironiques et plus poignantes, représentant le chef sous la figure du mâle le plus inoffensif que le village ait connu. Il n'est pas jusqu'aux railleries des jeunes filles, railleries dont il est lui-même le témoin auditif, qui n'envahissent ses souvenirs. Dans son fauteuil de chef et à cet instant précis, il s'entend encore appeler « Moumouzaka, Moumouzaka »[50].

Dès lors, la carapace qui lui servait de masque est percée. Il se découvre dans sa petitesse, tel qu'il apparaît désormais à ses administrés. Son prestige est ruiné et il s'interroge sur « la manière d'éviter l'orage qui ne tarderait plus à le déloger de son trône »[51] . Désormais indigne du sceptre que lui conférait sa naissance, le chef mesure le fossé qui sépare l'idéal que les autres ont de lui, du chef et du chef de famille qu'il est supposé être, et le père adoptif ou le mari cocufié qu'il est réellement. Si le village est prêt à lui retirer sa confiance, c'est parce que les trois domaines de l'identité du personnage sont affectés :

- L'estime qu'il a de lui-même : Bitchoka a perdu toute valeur à ses propres yeux ;
- L'affection qui le lie à sa communauté : la rupture des liens entre la communauté villageoise et lui est consommée ;

[48] Par dialogisme, nous entendons à la suite de M. Bakhtine, les formes de la présence de l'autre dans le discours. Tant celui-ci n'existe que dans une relation d'interaction entre une conscience individuelle et une autre, qui l'inspire et l'incite à donner une réponse.

[49] C. G. Mbock, *Op. cit.*, p. 58, 59, 60.

[50] *Ibid.*, p. 57, 60. On se souvient aussi des commentateurs qui traitent le chef de mâle le plus inoffensif. Lire I.2. L'âge / vs/ le statut civil de Bitchoka.

[51] C. G. Mbock, *Op. cit.*, p. 60.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

- la certitude de faire partie d'une communauté qui l'accepte[52] : en plus de la perte du sentiment d'être aimé, Bitchoka sait qu'il ne peut plus intéresser qui ce soit, que personne, dans le village, ne le porte désormais plus dans son cœur. Du coup, l'homme vit une « crise identitaire survenant par rupture d'un investissement d'objet »[53], crise qui débouche sur sa « déchéance publique »[54].

Et pour cause, la persécution des personnes innocentes, par rancœur et par esprit de vengeance[55]. Malheureusement et contrairement à ce qu'il avait espéré, l'extraction de Lién qu'il considère comme « un de « trop dans [le] village », ne lui garantit pour autant pas la paix et la tranquillité escomptées. Le chef peut à peine se satisfaire de sa vaine autorité. En lieu et place du repos et du sommeil, il est confronté aux douleurs et à l'insomnie. La maladie de Sondi, son épouse qui délire et promet vengeance, ne lui facilite guère la tâche :

> *Bitchoka repassa la porte derrière son hôte et retrouva son insomnie… Il poussa un soupir à éteindre une flamme mourante, s'allongea sur son lit pour attendre le sommeil. Le sommeil ne vint pas…. Sondi est temporairement en sécurité mais tant qu'elle n'aura pas assouvi ses désirs morbides… Je justifierai ma honte, je vengerai l'insulte*[56].

À ces troubles de sommeil se greffe un double sentiment : un sentiment de peur et un sentiment de culpabilité. Peur des représailles de la nature que lui promet Lién le jour même de sa déportation, et culpabilité pour avoir trahi et condamné injustement un frère, pour avoir brisé « l'échelle », grâce à laquelle il a pu se hisser au sommet de la pyramide sociale et politique du village. Pour essayer de se donner bonne contenance, le chef interroge ses serviteurs sur les dernières paroles de Lién et sur l'opinion qu'ils se font de son action[57]. Il importe désormais que ses serviteurs souscrivent à son action, c'est-à-dire approuvent la condamnation de ses « ennemis » pour qu'il trouve une sorte de consolation[58].

[52] S. Tisseron, *La Honte. Psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 2007, p. XIV.

[53] *Ibid.,* p. 35.

[54] V. De Gaulejac, *Op. cit*, p. 67.

[55] Pour l'opinion villageoise, Bitchoka a abusé de son autorité en livrant des innocents aux travaux forcés et donc à la mort. À l'occasion de la transgression du pacte de sang, le chef désabusé a promis à Lién de le perdre : « Tu pensais m'avoir anéanti. Tu as voulu me perdre en m'exposant aux injures de mes administrés. Ta vaine discrétion m'a fait conspuer. Oui, fils de mon père, je n'ai sans doute jamais été père dans mon foyer, mais je saurai rester chef de ce village. Que les ancêtres écoutent. Qu'ils approuvent ou n'approuvent pas, sache que le sang trahi appelle le sang » (p. 69).

[56] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 128.

[57] « *Dites-moi, étiez-vous présents quand le chef de groupement emmenait Lién et les autres ? - Vous souvenez-vous des paroles de Lién ? - Dites-moi ; croyez-vous que je doive y attacher une quelconque importance, ou n'est-ce pas là des menaces proférées sous la colère ? - Mais dites-moi … Si vous étiez à ma place, les tiendriez-vous en considération* ». Ailleurs, les questions qu'il pose à son serviteur sont révélatrices de la peur et de la vive émotion qui le secouent : peur d'être abandonné de ses proches, la peur de la perte de son identité, et la peur du retour de Lién. *« - Dis-moi, je suis bien encore ton maître ? » « Et toi, tu es bien encore mon serviteur ? » – « Dis-moi que tu m'es fidèle » « - Dis-moi, qui crois-tu qu'il soit revenu ? » « Qui aimerais-tu voir revenir ? »* C. G. Mbock, *Op. cit.,* p. 129, 130-131.

[58] - « C'étaient des pervertisseurs de conscience. Ne crois-tu pas que j'aie eu raison de les éloigner d'ici ? » Et la réponse qui console le chef, celle qu'il attendait est bien le « oui » de son serviteur : - « J'ai eu raison de les éloigner d'ici,… j'ai donc bien fait », C. G. Mbock, *Ibid.*, p. 132.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Mais la blessure du chef, la dégradation progressive de son état de santé, la perte de l'estime et de la confiance du peuple accentuent son malaise. Insomnie et souffrance physique alternent, et comme le guérisseur Likund Lindjek n'y peut rien, l'homme se prend lui-même en pitié :

> *La voix du chef claquait dans la nuit silencieuse… Dans sa colère, le chef fit un pas vers la cours de sa concession … Mais quand naquit le jour, Bitchoka n'avait toujours pas retrouvé le sommeil … Il sursauta d'horreur … Comme sa jambe avait enflé pendant la nuit. Bitchoka la considérait avec une terreur mêlée de pitié … Bitchoka baissa les yeux sur son membre, masse informe, brûlante et déjà ruisselante de pus. Le chef étouffa un cri d'effroi et d'horreur. Il se pencha sur son membre en pilon et effleura de son index droit, l'épine douloureuse.*

C'est dans cette dépression psychologique que, telle une goutte de pluie en pleine saison sèche, la nouvelle troublante du retour inattendu de « l'un des quatre forçats » tombe et traverse tout le village. Vivement ému et perturbé, Bitchoka s'empresse de savoir « lequel des quatre est rentré ». En témoignent les récriminations dont fait l'objet le serviteur qui tarde à aller aux nouvelles : « Que fais-tu encore dans ma case au lieu de courir aux nouvelles ? »[59]

3.2 La fatalité comme mode d'expression de l'absurde

Épris de justice et de bonheur, d'amour et de paix, l'homme se trouve comme projeté dans un monde qui ne lui offre qu'injustice, arbitraire, malheur, hostilité et souffrance. Cette situation que l'on qualifie d'absurde résulte, nous l'avons dit, du divorce entre l'ordre de la réalité et l'ordre du désir. C'est, de l'avis de R. M. Alberes, la caractéristique fondamentale du « monde sans jalons et sans routes … où la réalité matérielle et les événements se trouvent en perpétuel désaccord avec les institutions humaines »[60]. C'est aussi, rappelons-le, l'univers du roman de C. G. Mbock, où les événements échappant à la logique rationnelle de la causalité, obéissent plutôt à une sorte de logique de l'arbitraire, du hasard et donc du tragique et de l'absurde. Le malheur frappe indifféremment, il n'épargne personne et tout le monde, bons et méchants, logent désormais à la même enseigne. Le tragique réside dans la situation ou dans la sanction dysphorique de l'action de Lién et de Sondi. Loyaux, justes, et fidèles envers Bitchoka, mais qui, en contrepartie, ne reçoivent de lui que le mal, synonyme d'ingratitude. Et du moment que la méchanceté tient lieu de juste salaire de la générosité, une question se pose, celle des valeurs et des repères.

L'on peut donc raisonnablement s'interroger sur le sens et sur la signification des malheurs des hommes, en général, et sur la maladie de Bitchoka, en particulier. S'agit-il d'une sanction punitive ou plutôt de l'acharnement de la fatalité ?

La maladie appartient au lot commun des phénomènes qui affectent le vivant, en général, et la personne humaine, en particulier. À un moment ou à un autre de son

[59] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLE, 1989, p. 131.

[60] R. M. Alberes, *L'Aventure intellectuelle du XX^e siècle, Panorama des littératures européennes*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 226.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

histoire, chaque communauté humaine élabore ou développe des techniques nosologiques et thérapeutiques pour en rechercher les causes et leur opposer une riposte. Toujours est-il que, « pour toute société, la maladie fait problème [et] exige l'interprétation »[61]. Or les causes de la maladie sont aussi nombreuses et variées que la culture, l'histoire, la géographie et les croyances des individus ou des peuples au sein desquelles elle survient.

Pour qui s'intéresse aux derniers événements de la vie de Bitchoka, à savoir sa « blessure par une épine du palmier sacré », sa longue maladie et la mort qui s'en suit, l'homme récolte le juste salaire des fautes qu'il a commises : la violation du pacte de sang conclu avec Lién et en présence des ancêtres, d'une part, la trahison d'un congénère loyal, qui l'a servi et soutenu généreusement dans toutes les circonstances de sa vie, la calomnie et la maltraitance d'une épouse soumise et obéissante d'autre part : « Que le palmier saigne celui d'entre nous qui aura trahi … Que le palmier me saigne si je trahis »[62]. Cette parole prononcée en présence des ancêtres engage un homme et une vie. La blessure, la maladie incurable du chef et sa mort peuvent donc être perçues comme la conséquence logique de ses « péchés ». Conception « punitive et maléfique »[63]de la maladie d'après le christianisme certes, mais qui n'est pas étrangère à certains croyances africaines. En témoigne la relation consubstantielle qui, chez certains peuples, existe entre « nosologie » et « religion »[64]. La position de Mboua[65], le miraculé qui est revenu des travaux forcés, y souscrit. Au plan idéologique, la sanction dysphorique de l'entreprise de Bitchoka, sa mort synonyme de son échec, est un donner à penser. Elle suscite une interrogation non seulement sur les chemins de l'ascension sociale du personnage, mais aussi et surtout, sur sa manière de gouverner. Le destin tragique de Bitchoka enseigne que le plus important n'est pas tant d'accéder au pouvoir que de s'y maintenir.

Or se limiter à la dernière phase de la vie de Bitchoka, c'est oublier que la maladie et les malheurs du personnage ne commencent pas avec la transgression du pacte magique. Victime de l'impuissance sexuelle avant, et de l'infécondité après son mariage, le « prince héritier » semble avoir été choisi par le mal/malheur dès sa jeunesse. On peut y suspecter la présence d'une main invisible et extérieure à la victime. Esprit maléfique, sortilège, malédiction héréditaire, qu'importe ! La récurrence de la maladie ou de « l'infortune » qui s'abat sur le jeune garçon nous semble injuste. À la question : « pourquoi sur lui »[66], nous pouvons répondre par : « pour rien ». Et c'est cette gratuité

[61]M. Augé et C. Herzlich, « Introduction », *Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2013, p. 9.

[62]C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 70.

[63]F. Laplantine, *Anthropologie de la maladie*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1992, p. 139.

[64]M. Augé et C. Herzlich, *Op. cit.,* p. 41.

[65]Le sentiment collectif du village fait de Mboua un personnage prestigieux et un meneur au sens psychologique du terme. Il est désormais très écouté et par conséquent capable de faire basculer la foule villageoise dans la violence, comme de la maintenir dans le calme. Lire à ce propos G. Le Bon, *Psychologie des foules,* Paris, Quadrige, PUF, 1985, p. 76-77. Alors que la foule aurait voulu bannir Bitchoka du village et détruire sa concession, il en appelle à la retenue, s'appuyant sur la sagesse des ancêtres : « Nos pères disaient qu'il faut laisser à chacun le temps de goûter aux fruits de sa graine. Ceux de Bitchoka mûriront en leur temps. Revenez et partons », C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLE, Yaoundé, 1989, p. 140.

[66]N. Sindzingre, « La nécessité du sens : l'explication de l'infortune chez les Senufo » in M. Augé et C. Herzlich, *Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2013, p. 96.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

du malheur que nous nommons fatalité. Le sort du premier Bitchoka, né pour succéder à son père à la tête de la chefferie villageoise, mais contrecarré par l'impuissance sexuelle, par l'infécondité, et éjecté par la blessure, la maladie et la mort, évoque le sort de J. K. dans *Le Procès* de F. Kafka : « On avait certainement calomnié J. K, car sans avoir rien fait, il fut arrêté un matin »[67], y lit-on.

Dans cette logique, même la fécondation négociée de sa femme par Lién porte malchance. L'homme est rattrapé par les lois de l'hérédité biologique, nous voulons dire par le destin. Hier encore, perçu comme une solution pour son accession au pouvoir, Nyemb Bitchoka grandissant, devient l'enfant par qui les malheurs de toute la famille arrivent. Sa ressemblance avec Lién est à l'origine de la perte de tout le monde. Le trio Bitchoka, Sondi et Lién se désintègre et vole en éclats. Bitchoka perd le trône après avoir perdu l'estime de ses administrés et la vie. La naissance de l'enfant aura donc été le piège le plus subtil et donc le plus difficile à éviter que la vie lui a tendu.

3.3 Le suicide et la violence : une révolte contre l'absurde

Sous la pression de son père qui exige de « caresser les cheveux de ses petit-fils », « d'entendre [leurs] vagissements avant de mourir », et qui, de surcroit, a arrêté une date : « dans neuf jours », et constitué une délégation pour aller demander la main d'une fille des Lôg Témb, Bitchoka, embarrassé et désespéré, craque et choisit de se donner la mort par noyade dans la rivière Djuel.

À Lién qui lui sauve la vie, il tient un discours de désespéré. C'est le sens des indéfinis de la quantité nulle : « je n'ai plus rien », « absolument rien », « qu'avais-je encore à perdre ». On se croirait en présence de Meursault à l'audience qui répond par : « rien », « ça m'est égal », « ça revient au même ». Quant aux mobiles de sa tentative de suicide, il évoque la perspective de son mariage : « On me marie demain »[68]. À notre avis, cet argument est aussi saugrenu que celui de Meursault qui, pour justifier son meurtre, déclare avoir tué « à cause du soleil »[69]. Parlant du mariage, la double conjugaison du verbe pouvoir à la forme négative : – « Je ne pourrais pas […] » – « Non je ne pourrais pas », insiste sur la conscience du risque d'un mariage blanc, synonyme de mariage inutile. La confidence qu'il fait à Lién est claire à ce propos : « J'ai voulu me… J'ai voulu partir … Je ne peux pas me marier. Dans bientôt je dois succéder à mon père, mais moi, aurai-je jamais de successeur ? Voilà l'insulte que la vie m'a faite. Ai-je eu tort de vouloir me venger de la vie en m'en privant ? »[70].

Or, rien à ce stade de la vie de Bitchoka ne justifie son suicide. Rien ne signifie non plus que son mal est incurable et son sort définitivement scellé. Ce dont il souffre, c'est une impuissance sexuelle, dysfonctionnement érectile qui consiste en l'absence de rigidité pénienne nécessaire et efficace à l'accomplissement d'une relation sexuelle. Pathologie non chronique et qui s'inscrit dans le registre du « modèle soustractif »[71], le mal de

[67] F. Kafka, *Le Procès*, Chap1, Paris, Gallimard, 1933.

[68] La phrase « On me marie demain » a un sens passif. Bitchoka subit le mariage, il n'y prend aucune part active. C'est la preuve que tout se fait contre sa volonté.

[69] E. Mounier, « Albert Camus », in *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos. L'espoir des désespérés*, Paris, Seuil, Points,1970, p. 90.

[70] C. G. Mbock, *Op. cit.,* p. 30.

[71] F. Laplantine, *Anthropologie de la maladie*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot,1992, p. 112.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Bitchoka a été éradiqué grâce au traitement de Likund Lindjek[72]. Le comprendre, comme Lién, aurait évité au patient de conclure à l'inutilité de sa vie et donc à la nécessité de se donner la mort.

En reprenant goût à la vie et avant de découvrir sa deuxième infirmité, Bitchoka apporte la preuve que le suicide n'est pas tant un renoncement à la vie qu'un renoncement à sa vie et que, refuser un sens à sa vie ne signifie pas que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. En effet, si les choses se passaient comme Bitchoka l'avait espéré, il n'aurait jamais cherché à se supprimer la vie. Le prince héritier renonce à sa vie et non à la vie. Le suicide, dit alors Schopenhauer, est « l'expression de notre vouloir vivre même »[73]. Et E. Mounier de renchérir :

> *Il semble que la conclusion la plus logique à la découverte de l'absurdité universelle soit le suicide … Cette logique est une fausse logique. Son erreur est de croire que refuser un sens à la vie, c'est la même chose que juger qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue ; que l'intérêt à la vie est la même chose que le prix de la vie*[74].

4 Conclusion

Comme dans la tragédie classique, les malheurs qui s'abattent sur les personnages du roman de C. G. Mbock suscitent à la fois admiration, horreur et pitié[75]. Autant Lién et Sondi nous émeuvent par leur loyalisme, autant le sort qui leur est réservé nous les fait plaindre. Quant à Bitchoka, il indigne et déçoit. D'abord par son narcissisme qui fait de lui un personnage ingrat, égoïste et méchant, ensuite par sa lâcheté et sa résignation du moins dans les premières expériences de sa vie. Dès le premier obstacle ou la première difficulté, il abdique, choisissant, comme dans le suicide, une fausse issue de sortie, une issue de la honte.

Rendu dingue et à la limite inhumain par la souffrance, Bitchoka a pourtant quelque chose de Sisyphe. Il a appris à entreprendre, à reprendre et même à poursuivre une action. Les maladies qui le frappent ne constituent plus des obstacles infranchissables sur la route de sa réalisation. Il cherche et trouve une parade à son infécondité. Une fois à la tête de la chefferie, il cherche à s'y maintenir. Le pacte de sang et la violence n'étaient sans doute ni la meilleure solution ni la meilleure stratégie à adopter. Mais l'homme a eu le mérite d'essayer, d'avoir essayé quelque chose. En cela, le deuxième Bitchoka se démarque du premier. Hier encore dépité par une vie qui l'accablait de malheurs et lui infligeait des souffrances, le deuxième Bitchoka que sa maladie attire inexorablement vers la tombe, s'accroche à la vie au lieu d'accueillir la mort comme une libération : « Que l'un d'entre vous me fasse venir le guérisseur… Quant à vous autres, arrêtez de geindre. Je ne veux pas de la pitié de mes propres serviteurs »[76]. Ce stoïcisme d'un genre nouveau voudrait que l'homme se sente « responsable de ce qui

[72] Bitchoka souffrait d'une absence ou d'un manque, que la thérapie du guérisseur a compensé.

[73] Nous citons de mémoire, l'auteur de *Le Monde comme volonté et comme représentation.*

[74] E. Mounier, *Malraux. Camus, Sartre, Bernanos. L'espoir des désespérés*, Paris, Seuil, Points, 1970, p. 77.

[75] « Plaire et toucher », tel était l'idéal classique.

[76] C. G. Mbock, *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989, p. 14.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

arrive, même si cela ne dépend pas de lui et s'il n'en est logiquement pas responsable dans un monde sans signification ».[77]

Comme ses handicaps qui ont affecté la paix et l'harmonie de toute la communauté villageoise, la mort de Bitchoka apparaît comme l'effondrement d'un idéal familial et la déception des attentes de ses proches et administrés. On pourrait y voir une négation de l'humanisme social fondé sur l'amour, la fraternité et la solidarité humaines. Tant le triste sort de Lién et de Sondi semble dire que la rencontre avec autrui n'est pas la communauté mais le conflit. Or, le conflit s'inscrit aussi bien au cœur du procès de l'absurde et du tragique qu'au centre de l'analyse sémiotique du texte littéraire. Et c'est ce conflit qui caractérise l'univers de *Quand saigne le palmier*.

Références bibliographiques

Romans et Essais

Camus, A. (1942), *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard.

- (1942), *L'Étranger*, Paris, Gallimard.

- (1942), *La Peste*, Paris, Gallimard.

Kafka, F. (1933), *Le Procès*, Paris, Galliamard.

Mbock, C. G. (1989), *Quand saigne le palmier*, Yaoundé, Éditions CLÉ, 1989.

Saint-Exupery (de), A. M. (1939), *Terre des hommes*, Paris, Gallimard.

Critique littéraire, Linguistique et Sémiotique

Alberes, R. M. (1969), *L'Aventure intellectuelle du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel.

Cabanes, I. L. (1974), *Critiques Littéraire et Sciences Humaines*, Toulouse, Privat.

Courtes, J. (1986), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette Université.

- (1989), *Sémantique de l'énoncé : application pratique*, Paris, Hachette Université.

Douet, G. (2011), *Marier les destins. Une ethno critique des Misérables*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.

Escarpit, R. (Dir.) (1970), *Le Littéraire et le social*, Paris, Flammarion.

Garaudy, R. (1971), *Esthétique et invention du futur*, Paris, 10/18.

Genette, G. (1972), *Figures III,* Paris, Seuil.

Greimas, A.- J. (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

Groupe d'Entrevernes (1988), *Analyse sémiotique des textes Introduction, Théorie, Pratique,* Paris, PUF.

Hamon, P. (1977), « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Poétique du récit*, Paris, Seuil, Points.

- (1984), *Texte et idéologie*, Paris, PUF.

Maingueneau, D. (1981), *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette Université.

Makani, A. G. (2014), « Les échos de la pensée existentialiste dans *La Croix du Sud* de J. Ngoué », in *Intreculturel*, Revue interdisciplinaire de l'Allilance Française Association culturelle franco-italienne, Lecce, n° 18, p. 145-169.

Montandon, A. (2006), *Littérature et anthropologie*, Paris, Collection poétiques contemporaines, SFLGC.

Mounier, E. (1970), *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos. L'espoir des désespérés*, Paris, Seuil.

Sartre, J.-P. (1948), *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Paris, NRF, Gallimard.

[77] R. Alberes, *L'Aventure intellectuelle du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel,1969, p. 316.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Tadié, J. Y. (1970), *Introduction à la vie littéraire au XIX^e siècle*, Paris, Bordas.

- (1970), *Le Récit poétique*, Paris, PUF.

Sciences Humaines et sociales

Augé, M. (1984), *Le Sens des autres. Actualité de l'Anthropologie*, Paris, Fayard.

- (2013), *Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

Bordes, R. (2011), *Dire les maux. Anthropologie de la parole dans les médecines du monde*, Paris, L'Harmattan.

Caillois, R. (1991), *L'Homme et le Sacré,* Paris, Gallimard.

Gaulejac, V. (de) (2011), *Les Sources de la honte*, Paris, Seuil, Points.

Herskovits, M. J. (1967), *Les Bases de l'anthropologie culturelles*, Paris, Payot.

Laplantine, F. (1992), *Anthropologie de la maladie*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot.

Mircea, E. (1975), *Histoire des Croyances et des idées religieuses, I. De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Paris, Payot.

Pouillon, J.-P. (1987), *L'Œuvre de Claude Lévi-Strauss. Lévi-Strauss, Race et Histoire*, Paris, Essai Folio.

Roseny (de), E. (2010), *L'Afrique des guérisseurs*, Paris, Karthala.

Tisseron, S. (2007), *La Honte psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod.

Documents électroniques

Privat, J.-M. et Scarpa, M. (2013), « Ethnocritique et anthropologie(s) des littératures », *L'Homme,* [en ligne], 206/2013/, consulté le 09 mai 2017. URL : http:// lhomme.revues.org/24524.

Scarpa, M. (2014), « De l'ethnologie de la littérature à l'ethno critique », in *Recherches et Travaux* [en ligne], 82, /2103, consulté le 31 mars 2016. URL : http:/recherchestravaux.revues.org/575.

- (2017), « Littérature, anthropologie, ethno critique » *L'Atelier du Centre de Recherches Historiques* [en ligne], 16Bis/2017, consulté le 09 mai 2017. URL : http://acrh.revues.org./7519.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222